

# **RIMES**

Gustavo Adolfo Bécquer

Traduction de Christian Rinderknecht  
`rinderknecht@free.fr`



## 1

Je sais un hymne géant et étrange  
 qui annonce dans la nuit de l'âme une aurore,  
 et ces pages sont de cet hymne  
 des cadences que l'air dilate dans l'ombre.

Je voudrais l'écrire, domptant  
 de l'homme la rebelle langue mesquine,  
 avec des mots qui soient à la fois  
 soupirs et rires, couleurs et notes.

Mais vaine est la lutte : il n'est aucune mesure  
 qui puisse l'enfermer, et c'est à peine, ô ma belle !,  
 si, en tenant dans mes mains les tiennes,  
 je peux te le conter seul à seul à l'oreille.

## 2

*Saeta*<sup>1</sup> qui traverse en volant,  
 lancée au hasard  
 sans qu'on ne sache  
 où, tremblante, elle se plantera ;

feuille sèche de l'arbre  
 emportée par la bourrasque,<sup>2</sup>  
 et on ne devine le sillon  
 où elle retombera ;

vague géante que le vent  
 enfle et pousse dans la mer,  
 et roule et passe, et ne sait  
 quelle rivage elle va cherchant ;

lueur qui, prête à s'éteindre,  
 brille en ronds tremblants,

---

1. Courte prière chantée depuis les balcons au passage des trônes portant des scènes de la Passion du Christ, pendant la Semaine Sainte, principalement en Andalousie. L'étymologie est le latin *sagitta*, signifiant *flèche*, d'où la métaphore qui suit.

2. Il pourrait s'agir aussi, au sens propre, du *vendaval*, un vent du sud soufflant sur la vallée du Guadalquivir, qui traverse Séville.

et on ne sait d'eux  
lequel sera le dernier :

c'est moi qui, au hasard,  
traverse le monde sans penser  
d'où je viens, ni où  
mes pas me mèneront.

### 3

Secousse étrange  
qui agite les idées,  
comme ouragan qui pousse  
les vagues au galop ;

murmure qui dans l'âme  
s'élève et va croissant,  
comme volcan qui, sourd,  
annonce qu'il va s'embraser ;

silhouettes difformes  
d'êtres impossibles ;  
paysages qui apparaissent  
comme au travers d'un tulle ;

couleurs qui, en se fondant,  
imitent dans l'air  
les atomes de l'iris,  
qui nagent dans la lumière ;

idées sans paroles,  
paroles insensées ;  
cadences qui n'ont  
ni rythme ni mesure ;

souvenirs et désirs  
de ce qui n'existe pas ;  
transports de joie,  
envies de pleurer ;

activité nerveuse  
qui erre sans emploi,

sans rênes qui guident  
ce cheval ailé ;

folie que l'âme  
exalte et enflamme,  
ivresse divine  
du génie créateur...

Telle est l'inspiration !

Voix géante qui ordonne  
le chaos dans le cerveau,  
et, parmi les ombres, fait  
apparaître la lumière ;

brillante rêne d'or  
qui, puissante, freine  
de l'esprit exalté  
le coursier volant ;

fil de lumière qui en gerbes  
noue les pensées,  
soleil qui rompt les nuées  
et atteint le zénith ;

main intelligente  
qui, en un collier de perles,  
parvient à réunir  
les mots indociles ;

rythme harmonieux  
qui, avec cadence et nombre,  
enserme dans la mesure  
les notes fugitives ;

ciseau qui mord dans le bloc,  
modelant la statue,  
et la beauté plastique  
ajoute à l'idéale ;

atmosphère où tournent  
les idées en ordre,  
telles des atomes que réunit

une attraction secrète ;

torrent où la fièvre  
éteint sa soif ;  
oasis qui à l'esprit  
rend sa vigueur...

Telle est notre raison !

Avec ces deux<sup>3</sup> toujours en lutte  
et des deux vainqueur,  
tant il n'est donné qu'au génie  
de les mettre sous le même joug.

### 3

Ne dites pas qu'épuisé son trésor,  
faute de sujet, la lyre s'est tue :  
il pourrait ne pas y avoir de poètes,  
mais toujours il y aura la poésie.

Tant que les ondes embrasées  
de la lumière palpiteront aux baisers,  
tant que le soleil vêtira  
les nuées déchirées de feu et d'or ;  
tant que l'air en son giron portera  
parfums et harmonies ;  
tant qu'il aura un printemps au monde,  
il y aura la poésie !

Tant que la science échouera à découvrir  
la source de la vie,  
et qu'en mer ou au ciel il y aura un abîme  
qui résiste au calcul ;  
tant que l'humanité, toujours progressant,  
ne saura où elle va ;  
tant qu'il aura un mystère pour l'homme,  
il y aura la poésie !

Tant que l'on sentira l'âme se réjouir

---

3. Inspiration et raison.

sans que les lèvres rient ;  
 tant que l'on pleurera sans que le sanglot  
 ne vienne troubler la pupille ;  
 tant que le cœur et la tête  
 continueront à batailler ;  
 tant qu'il y aura espoirs et souvenirs,  
 il y aura la poésie !

Tant qu'il y aura des yeux qui reflètent  
 les yeux qui les regardent,  
 tant que répondra la lèvre soupirant  
 à la lèvre qui soupire ;  
 tant que deux âmes en un baiser  
 confondues pourront se toucher ;  
 tant qu'il existera une femme splendide,  
 il y aura la poésie !

## 5

Esprit sans nom,  
 indéfinissable essence,  
 je vis avec la vie  
 sans formes de l'idée.

Je nage dans le vide,  
 tremble dans le brasier solaire,  
 je palpète parmi les ombres  
 et flotte avec les brumes.

Je suis la frange d'or  
 de la lointaine étoile,  
 je suis de la haute lune  
 la lumière tiède et sereine.

Je suis l'ardent nuage  
 qui ondoie dans le couchant,  
 je suis de l'astre errant  
 le sillage lumineux.

Je suis neige sur les cimes,  
 je suis feu sur les sables,

onde bleue sur les mers  
et écume sur les rivages.

Dans le luth je suis note,  
parfum dans la violette,  
flamme fugace dans les tombes  
et lierre dans les ruines.

Je chante avec l'alouette  
et bourdonne avec l'abeille ;  
j'imité les bruits  
qui résonnent en pleine nuit.<sup>4</sup>

Je tonne dans le torrent  
et siffle dans la foudre,  
et aveugle dans l'éclair  
et rugis dans la tempête.

Je ris sur les collines,  
susurre dans les herbes hautes,  
soupire dans l'onde pure  
et pleure sur les feuilles sèches.

J'ondule avec les atomes  
de la fumée qui s'élève  
et monte lentement au ciel  
en spirales immenses.

Parmi les fils dorés  
que les insectes suspendent,  
je me mêle aux arbres  
dans l'ardente sieste.

Je cours après les nymphes  
qui, dans le courant frais<sup>5</sup>  
de la rivière cristalline,  
s'ébattent nues.

Dans des bois de coraux

---

4. NDT. Ce quatrain ne figure pas dans le manuscrit original, mais dans la publication dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)).

5. La publication dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) recense : « le courant inquiet ».



qui tapissent de blanches perles,  
je poursuis dans l'Océan  
les naïades légères.

Dans les cavernes concaves  
où le soleil ne pénètre jamais,  
me mêlant aux gnomes,  
je contemple leurs richesses.

Je cherche des siècles  
les traces effacées,  
et je sais de ces empires  
dont il ne reste même pas le nom.<sup>6</sup>

Je poursuis en un brusque vertige  
les mondes qui voltigent,  
et ma pupille embrasse  
la création entière.<sup>7</sup>

Je sais de ces régions  
qu'une rumeur n'atteint pas,  
et où d'informes astres  
attendent un souffle de vie.

Je suis sur l'abîme  
le pont qui traverse,  
et l'échelle inconnue  
qui unit le ciel à la terre.<sup>8</sup>

Je suis l'anneau invisible  
qui fixe  
le monde de la forme  
au monde de l'idée.

---

6. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « Je rencontre les traces effacées / de ces siècles, / dont il ne reste aucun souvenir / sur la face du globe. »

7. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « J'embrasse du regard / la création entière, / et poursuis en un brusque vertige / les astres qui voltigent. »

8. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « Je suis l'échelle inconnue / qui unit le ciel à la terre, / et ouvre à la pensée / un chemin vers d'autres sphères. »

Enfin, je suis cet esprit,  
essence inconnue,<sup>9</sup>  
parfum mystérieux  
dont le vase est le poète.

## 6

Comme la brise qui rafraîchit le sang  
sur le champ sombre des batailles,  
chargée de parfums et d'harmonies  
dans le silence de la nuit, elle erre ;

symbole de la douleur et de la tendresse,  
dans l'horrible drame du barde anglais,  
la douce Ophélie,<sup>10</sup> la raison égarée,  
chante et cueille des fleurs en passant.

## 7

Dans l'angle obscur du salon,  
de son maître peut-être oubliée,  
silencieuse et couverte de poussière,  
trônait la harpe.

Que de notes dormaient sur ses cordes,  
comme dorment les oiseaux sur les branches,  
attendant la main de neige  
qui les fait s'envoler !

Hélas ! pensai-je. Que de fois le génie  
ainsi dort au fond de l'âme,  
et une voix attend, comme Lazare,  
qui lui dise : *Lève-toi et marche !*

## 8

---

9. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « l'essence du sentiment, »

10. Personnage de la pièce de Shakespeare *Hamlet*.

Quand je regarde l'horizon bleu  
se perdre au lointain,  
au travers d'une gaze de poussière  
dorée et inquiète,

je crois possible de m'arracher  
du sol misérable  
et flotter avec la brume dorée  
en atomes légers,  
défait comme elle.

Quand je vois de nuit, dans le fond  
obscur du ciel,  
trembler les étoiles comme d'ardentes  
pupilles de feu,

je crois possible de m'envoler  
là où elles brillent,  
et m'inonder de leur lumière, et avec elles,  
en un feu qui a pris,  
me fondre en un baiser.

Sur la mer de doute où je vogue  
je ne sais même pas ce que je crois ;  
pourtant ces désirs me disent  
que je porte quelque chose  
de divin, ici en moi.

## 9

Le zéphyr qui gémit faiblement  
baise les ondes légères qu'il plisse en jouant ;  
le soleil baise la nuée à l'Occident  
jusqu'à ce que de pourpre et d'or il la nuance ;  
la flamme à l'entour du tronc ardent  
s'étale en baisant une autre flamme,  
et jusqu'au saule pesant, qui se penche  
vers la rivière qui le baise, renvoie un baiser.

Les invisibles atomes de l'air  
alentour palpitent et s'enflamment,  
le ciel se défait en rayons d'or,  
la terre frémit de joie ;  
j'entends, flottant sur des ondes d'harmonie,  
rumeur de baisers et battements d'ailes,  
mes paupières se closent... Qu'arrive-t-il ?  
— C'est l'amour qui passe !

## 11

— Je suis ardente, je suis brune,  
je suis le symbole de la passion ;  
de désirs de jouissance mon âme est pleine.  
Est-ce moi que tu cherches ?

— Ce n'est pas toi, non.

— Mon front est pâle, mes tresses d'or ;  
je peux t'offrir des bonheurs sans fin ;  
je garde un trésor de tendresse.  
Est-ce moi que tu appelles ?

— Ce n'est pas toi, non.

— Je suis un songe, fantôme  
impossible et vain de brume et lumière ;  
je suis incorporelle, je suis intangible,  
je ne puis t'aimer.

— Oh viens, toi, viens !

## 12

Petite, parce que tes yeux  
sont verts comme la mer, tu te plains ;  
verts sont ceux des naïades,  
verts les eut Minerve,  
et vertes sont les pupilles

des houris<sup>11</sup> du Prophète.

Le vert est gala et ornement  
de la forêt au printemps ;  
parmi ses sept couleurs,  
l'iris brillant l'affiche ;  
les émeraudes sont vertes,  
verte la couleur de qui espère,  
et les ondes de l'Océan  
et le laurier des poètes.

★ ★ ★

Ta joue est une rose matinale  
couverte de rosée congelée,  
où le carmin des pétales  
se voit à travers des perles.

Et pourtant,  
je sais que tu te plains  
car tu crois que tes yeux  
l'enlaidissent :  
eh bien ne le crois pas,

car tes pupilles humides,  
vertes et inquiètes,  
semblent de jeunes feuilles d'amandier,  
qui tremblent dans la brise.

Ta bouche pourpre-rubis  
est grenade entrouverte  
qui dans l'été invite  
à éteindre la soif en elle.

Et pourtant,  
je sais que tu te plains  
car tu crois que tes yeux l'enlaidissent :  
eh bien ne le crois pas,

car, si fâchée,

---

11. NDT. Beauté céleste que le Coran promet au musulman dans le paradis d'Allah.

tes pupilles scintillent,  
 tes yeux ressemblent  
 aux vagues qui se brisent  
 sur les rochers cantabriques.

★ ★ ★

Ton front, couronné  
 de l'or crépu d'une large tresse,  
 est une cime enneigée où le jour  
 reflète sa première lueur.

Et pourtant,  
 je sais que tu te plains  
 car tu crois que tes yeux  
 l'enlaidissent :  
 eh bien ne le crois pas,

car parmi les cils blonds,  
 proche des tempes, ils semblent  
 des broches d'émeraude et or  
 haussant une blanche hermine.

Petite, parce que tes yeux  
 sont verts comme la mer, tu te plains ;  
 peut-être, si noirs ou bleus  
 ils devenaient, tu le regretterais.

### 13

Ta pupille est bleue et quand tu ris  
 sa clarté suave me rappelle  
 l'éclat tremblant du matin  
 qui se reflète dans la mer.

Ta pupille est bleue et quand tu pleures  
 les larmes transparentes en elle  
 me semblent gouttes de rosée  
 sur une violette.

Ta pupille est bleue et si au fond

comme un point de lumière irradie une idée,  
elle paraît dans le ciel du soir  
une étoile perdue.

## 14

Je t'entrevis et l'image de tes yeux resta,  
flottant devant mes yeux  
comme la tâche sombre bordée de feu  
qui flotte et aveugle si l'on fixe le soleil.

Et où que je pose le regard  
je revois tes pupilles flamboyer  
mais tu n'es pas là ; c'est ton regard,  
des yeux, les tiens ; rien de plus.

Dans l'angle de mon alcôve je les regarde  
luire, détachés, fantastiques ;  
quand je dors je les sens m'examiner,  
grand ouverts sur moi.

Je sais qu'il est des feux follets la nuit  
qui mènent le voyageur à sa perte ;  
moi je me sens entraîné par tes yeux,  
mais où ils m'entraînent, je ne le sais.

## 15

Voile flottant de brume légère,  
ruban plissé de blanche écume,  
rumeur sonore  
d'une harpe d'or,  
baiser du zéphir, onde de lumière,  
tu es cela.

Toi, ombre aérienne, qui t'évanouis  
quand je crois enfin te saisir.  
Comme la flamme, comme le son,  
comme la brume, comme le gémissement  
du lac bleu !

En mer, onde sonnante sans rivages ;  
 dans le vide, comète errante,  
 longue complainte  
 du vent rauque,  
 soif perpétuelle de mieux,  
 je suis cela.

Moi, qui dans mon agonie, vers tes yeux  
 retourne mes yeux jour et nuit ;  
 moi, qui infatigable et dément,  
 cours après une ombre, la fille ardente  
 d'une vision !

## 16

Si, quand les clochettes bleues de ton balcon  
 se bercent,  
 tu crois qu'en soupirant passe le vent  
 qui murmure,  
 sache que, caché parmi les feuilles vertes,  
 moi je soupire.

Si, quand résonne, confuse derrière toi,  
 une vague rumeur,  
 tu crois que par ton nom t'a appelé  
 une voix lointaine,  
 sache que, parmi les ombres qui t'entourent,  
 moi je t'appelle.

Si, quand se trouble ton cœur craintif  
 en pleine nuit,  
 si tu sens sur tes lèvres une haleine  
 qui embrase,  
 sache que, bien qu'invisible à tes côtés,  
 moi je respire.

## 17

Aujourd'hui la terre et les cieux me sourient,  
 aujourd'hui le soleil atteint le fond de mon âme,  
 aujourd'hui je l'ai vue..., je l'ai vue et elle m'a regardé...  
 Aujourd'hui je crois en Dieu !



## 18

Fatiguée par la danse,  
ardente la couleur, brève l'haleine,  
appuyée à mon bras,  
elle s'arrêta à un bout du salon.

Parmi la gaze légère  
que soulevait le sein palpitant,  
une fleur était bercée  
d'un mouvement doux et mesuré.

Comme dans un berceau de nacre  
que pousse la mer et caresse le zéphir,  
peut-être dormait-elle là-bas du souffle  
de ses lèvres entrouvertes.

Oh ! Qui, pensai-je, pourrait ainsi  
laisser filer le temps !  
Oh ! Si les fleurs dorment,  
quel sommeil <sup>12</sup> si doux !

## 19

Quand sur ta poitrine tu penches  
un front mélancolique,  
tu me sembles  
un lys brisé,

car, en te donnant la pureté  
qui est symbole céleste,  
comme lui te fit Dieu  
d'or et de neige.

## 20

Elle sait, si parfois ses lèvres rouges  
sont brûlées par une invisible atmosphère,  
que l'âme qui peut parler avec les yeux  
aussi peut embrasser avec le regard.

---

12. NDT. On peut lire aussi «songe» (*sueño*)

## 21

Qu'est la poésie ? dis-tu en plantant  
 dans ma pupille ta pupille bleue.  
 Qu'est la poésie ! Et toi tu me le demandes ?  
 La poésie... c'est toi.

## 22

Comment vit cette rose que tu as prise <sup>13</sup>  
 contre ton cœur ?  
 Sur un volcan, avant de la trouver,  
 jamais je n'avais vu de fleur.

## 23

Pour un regard, un monde ;  
 pour un sourire, un ciel ;  
 pour un baiser... j'ignore  
 que t'offrir pour un baiser !

## 24

Deux rouges langues de feu  
 qui, enlacées au même tronc,  
 s'approchent et, en se baisant,  
 forment une seule flamme ;

deux notes que la main fait jaillir  
 du luth en même temps,  
 et qui dans l'espace se réunissent  
 et s'embrassent en harmonie ;

deux vagues qui viennent ensemble  
 mourir sur une plage  
 et, en se brisant, se couronnent  
 d'un panache d'argent ;

---

13. NDT. On peut également lire «allumée» (autre sens du verbe *prendre*).

deux lambeaux de vapeur  
qui s'élèvent du lac,  
et, en se joignant dans le ciel,  
forment un nuage blanc ;

deux idées qui surgissent de pair,  
deux baisers qui éclatent de concert,  
deux échos qui se confondent...  
c'est cela nos deux âmes.

## 25

Quand t'enveloppent dans la nuit  
les ailes de tulle du sommeil,  
et tes cils tendus  
imitent des arcs d'ébène,

pour écouter les battements  
de ton cœur inquiet  
et sentir ta tête endormie  
pencher sur ma poitrine,

je donnerais, mon amour,  
tout ce que je possède :  
la lumière, l'air  
et la pensée !

Quand se fixent tes yeux  
sur un objet invisible  
et le reflet illumine  
tes lèvres d'un sourire,

pour lire sur ton front  
la pensée secrète  
qui passe comme un nuage marin  
sur le large miroir,

je donnerais, mon amour,  
tout ce que je désire :  
la renommée, l'or,  
la gloire, le génie !

Quand ta langue devient muette,  
 et ton haleine se presse,  
 et tes joues s'allument,  
 et tu entrouvres tes yeux noirs,

pour voir entre tes cils  
 briller d'un feu humide  
 l'étincelle ardente qui jaillit  
 du volcan des désirs,

je donnerais, mon amour,  
 tout ce que en quoi j'espère :  
 la foi, l'âme,  
 la terre, le ciel !

## 26

Je vais contre mes intérêts en le confessant :  
 nonobstant, mon aimée,  
 je pense comme toi qu'une ode est seule bonne  
 écrite au dos d'un billet de banque <sup>14</sup>.  
 Il ne manquera pas quelque sot qui en l'entendant  
 ne se signe et dise :  
*Femme, à la fin du dix-neuvième siècle,*  
*matérielle et prosaïque...* Sottises !  
 Des voix qui font courir quatre poètes  
 qui dans l'hiver se drapent de la lyre !  
 Aboiements des chiens à la lune !  
 Tu sais et je sais qu'en cette vie,  
 celui qui *l'écrit* avec génie est très rare,  
 et avec de l'or, quiconque *fait* de la poésie.

## 24

C'est une question de mots, et pourtant  
 ni toi ni moi jamais,  
 après ce qui advint ne conviendra  
 à qui la faute incombe.

---

14. NDT. Il s'agit des ordres de paiement, dont les versos étaient vierges.

Quel dommage que l'amour n'ait pas  
de dictionnaire à trouver  
quand l'orgueil est simplement orgueil  
et quand il est dignité !

### XLVIII

Comme s'arrache le fer d'une plaie  
son amour de mes entrailles je m'arrachai,  
bien que je sentis ce faisant que la vie  
je m'arrachais avec lui !

De l'autel que je lui dressai dans mon âme  
la volonté abattit son image,  
et la lumière de la foi qui en elle brûlait  
devant l'autel désert s'éteignit.

Troublant encore dans la nuit la ferme décision  
la vision tenace vit dans l'idée...  
Quand pourrai-je dormir de ce sommeil  
dans lequel finit le rêve !

### 2 [XLVII]

Je me suis penché sur les gouffres béants  
de la terre et du ciel,  
et j'en ai vu la fin ou avec les yeux  
ou avec la pensée.

Mais, hélas !, d'un cœur je vins à l'abîme  
et je m'inclinai un moment ;  
et mon âme et mes yeux se troublèrent :  
si profond et si noir il était !

### 3 [XLV]

À la clef d'un arc en ruine  
 aux pierres rougies par le temps,  
 œuvre d'un rude ciseau campait  
 le gothique blason.

Panache de son heaume de granit,  
 le lierre qui pendait autour  
 ombrait l'écu, dont une main  
 tenait un cœur.

Pour le contempler en la déserte place  
 nous nous arrêtâmes tous deux :  
 et cela, me dit-elle, est le parfait emblème  
 de mon constant amour.

Hélas ! Ce qu'elle me dit alors était vrai :  
 vrai que le cœur  
 elle le portât dans la main... partout...,  
 mais dans la poitrine non.

#### 4 [XXXVIII]

Les soupirs sont air et à l'air ils vont !  
 Les larmes sont eau et à la mer elles vont !  
 Dis-moi, femme : quand l'amour s'oublie,  
 sais-tu toi où il va ?

#### 5 [LXII]

##### *Première voix*

Les ondes ont vague harmonie,  
 les violettes, suave odeur ;  
 les brumes d'argent la froide nuit,  
 lumière et or le jour ;  
 moi, chose bien meilleure :  
 moi je détiens l'*Amour* !

*Deuxième voix*

Nuage radieux, bravos de liesse,  
 vague d'envie qui baise le pied,  
 île de songes où repose  
 l'âme inassouvie.  
 Douce ivresse,  
 c'est le *Paradis*.

*Troisième voix*

Braise allumée est le trésor,  
 Ombre fuyante la vanité,  
 et tout est faux : la gloire, l'or.  
 Ce que moi j'adore  
 seul est vérité :  
 La *Liberté* !

Ainsi les bateliers passaient chantant  
 l'éternelle chanson,  
 et au coup de rame sautait l'écume  
 et la frappait le soleil.

*T'embarques-tu ?*, criaient-ils. Et moi, souriant,  
 je leur dis au passage :  
 « *J'ai déjà embarqué* », et par gestes que  
 mes habits étendus sèchent sur la plage.

**8 [LVIII]**

Veux-tu que de ce nectar délicieux  
 ne t'écœure pas la lie ?  
 Alors aspire-le, approche-le de tes lèvres  
 et laisse-le après.

Veux-tu que nous conservions un doux  
 souvenir de cet amour ?  
 Alors aimons-nous aujourd'hui, et demain  
 disons-nous adieu !

## 9 [IV]

Dans le tumulte discordant de l'orgie  
caressa mon oreille,  
comme une note de lointaine musique,  
l'écho d'un soupir.

L'écho d'un soupir que je connais,  
formé d'une haleine que j'ai bue,  
parfum d'une fleur qui croît cachée  
dans un sombre cloître.

Mon adorée d'un jour, tendre,  
*À quoi penses-tu ?*, me dit-elle.  
*À rien... À rien, et tu pleures ? C'est que  
gaie est ma tristesse et triste est mon vin.*

## 10 [XLIV]

Comme dans un livre ouvert  
je lis dans le fond de tes pupilles ;  
À quoi bon feint la lèvre  
des rires que démentent les yeux ?

Pleure ! N'ai pas honte  
de confesser que tu m'aimas un peu.  
Pleure, personne ne nous voit !  
Vois : je suis un homme... et je pleure aussi !

## 12 [L]

Ce que fait le sauvage qui de gauche main  
fait à discrétion d'un tronc un dieu,  
et ensuite devant son œuvre s'agenouille,  
cela nous le fîmes toi et moi.

Nous donnâmes forme réelle à un fantôme <sup>15</sup>,

---

15. NDT. L'acception "fantasme" (*fantasma*) est possible mais n'a été popularisée qu'au XX<sup>e</sup> siècle, par le biais de la psychanalyse.



de l'esprit ridicule invention,  
et l'idole une fois là, nous sacrifiâmes  
sur son autel notre amour.

#### 14 [XLIX]

Parfois je la rencontre de par le monde  
et elle passe près de moi ;  
et elle passe en souriant, et je dis :  
*Comment peut-elle rire ?*

Puis point à ma lèvre un autre sourire,  
masque de la douleur,  
et je pense alors : *Peut-être rit-elle  
comme je ris moi-même !*

#### 16 [XLII]

Quand on me le conta je sentis le froid  
d'une lame d'acier dans les entrailles ;  
je m'appuyai contre le mur, et un instant  
je perdis la conscience du lieu où j'étais.

La nuit s'abattit sur mon être ;  
d'ire et de pitié s'inonda mon âme  
et il m'apparut pourquoi on pleure,  
et je compris pourquoi on tue !

Le nuage de douleur passa..., avec peine  
je parvins à balbutier quelques mots...  
Et que devais-je faire?.. C'était un ami.  
Il m'avait rendu service !... Je le remerciai.

#### 17 [LIX]

Moi je sais quel est l'objet  
de tes soupirs ;  
Moi je sais la cause de ta douce  
secrète langueur.

Tu ris?... Un jour  
tu sauras, petite, pourquoi  
tu le sais à peine  
et moi je le sais.

Moi je sais quand tu rêves  
et ce qu'en songes tu vois.  
Comme dans un livre je peux lire  
sur ton front ce que tu tais.

Tu ris ? Un jour  
tu sauras, petite, pourquoi  
tu le sais à peine,  
et moi je le sais.

Moi je sais pourquoi tu souris  
et pleures à la fois ;  
moi je pénètre les mystères  
de ton âme de femme.

Tu ris?... Un jour  
tu sauras, petite, pourquoi  
pendant que tu éprouves tant et ne sais rien,  
moi, qui ne ressens plus rien, je sais tout.

## 18 [LXVII]

Quelle merveille que de voir le jour  
couronné de feu se lever,  
et à son baiser enflammé  
briller les vagues et s'incendier l'air !

Quelle merveille, après la pluie,  
dans le soir bleuté du triste automne,  
que de boire le parfum  
des fleurs humides jusqu'à satiété !

Quelle merveille, quand en flocons  
la blanche neige silencieuse tombe,  
que de voir les rousses langues  
des inquiètes flammes s'agiter !

Quelle merveille, quand il y a le sommeil,  
que de bien dormir... et ronfler tel un sous-chantre...  
et manger... et grossir !... Et quel malheur  
que cela seulement ne suffise !

## 20 [IVI]

Ce jour comme hier, demain comme ce jour :  
et toujours ainsi !  
Un ciel gris, un horizon éternel,  
et marcher... Marcher !

Se mouvant en mesure comme une bête  
machine, le cœur ;  
la gauche intelligence du cerveau  
endormie dans un coin.

L'âme, qui ambitionne un paradis  
en le cherchant sans foi ;  
fatigue sans objet, vague qui roule  
en ignorant pourquoi.

Voix qui sans cesse du même ton  
chante la même chanson ;

goutte d'eau monotone qui tombe  
et tombe sans arrêt.

Ainsi vont glissant les jours  
les uns après les autres,  
ce jour comme hier, probablement  
demain comme ce jour.

Hélas ! Parfois je me souviens en soupirant  
de l'ancienne douleur !...  
Amère est la peine ; mais au moins  
souffrir est vivre !

### 23 [LXXV]

Serait-il vrai que quand le sommeil touche  
de ses doigts de rose nos yeux,  
de la prison qu'elle habite l'âme  
s'enfuit en vol pressé ?

Serait-il vrai qu'hôte des brumes,  
au souffle ténu de la brise nocturne,  
ailée elle monte à la région vide  
pour en rencontrer d'autres ?

Et là dévêtue de l'humaine forme,  
là les liens terrestres rompus,  
de brèves heures elle habite  
le monde silencieux de l'idée ?

Et qu'elle rit et pleure, et exècre et aime  
et garde un visage de douleur et de joie,  
pareil à celui qu'elle laisse quand traverse  
le ciel un météore ?

Moi je ne sais si ce monde de visions

vit hors ou dans nous ;  
ce que je sais c'est que je connais beaucoup de gens  
que je ne connais pas.

## 24 [LXXIV]

Les habits défaits,  
les épées nues,  
sur le linteau d'or de la porte  
deux anges veillaient.

Je m'approchai des fers forgés  
qui défendent l'entrée,  
et des doubles grilles au fond  
je la vis confuse et blanche.

Je la vis comme l'image  
qui dans une rêverie passe,  
comme un rai de lumière ténu et diffus  
qui entre des ténèbres nage.

Je sentis mon âme pleine  
d'un ardent désir ;  
comme attire un abîme, ce mystère  
vers lui m'entraînait,

mais, hélas !, des anges  
paraissaient me dire les regards :  
*Le seuil de cette porte*  
*seul Dieu le passe !*

## 26 [XLI]

Tu étais l'ouragan et moi la haute  
tour qui défie son pouvoir.  
Tu devais te fracasser ou m'abattre !...

Impossible !

Tu étais l'Océan et moi la droite  
 roche qui attend son va-et-vient :  
 Tu devais te briser ou m'arracher !...  
 Impossible !

Belle, toi ; moi, altier ; habitués  
 l'un à emporter, l'autre à ne pas céder ;  
 La sente, étroite ; inévitable, le choc...  
 Impossible !

## 28 [XXXVII]

Avant toi je mourrai : caché  
 dans les entrailles déjà  
 je porte le fer avec lequel ta main ouvrit  
 la large blessure mortelle.

Avant toi je mourrai ; et mon âme  
 dans son entêtement tenace,  
 s'assiéra aux portes de la mort,  
 en attendant que tu frappes.

Avec les heures les jours, avec les jours  
 les années voleront,  
 et à cette porte tu frapperas à la fin...  
 Qui ne frappe jamais ?

Alors ta faute et tes restes  
 la terre gardera,  
 te lavant dans les ondes de la mort  
 comme dans un autre Jourdain ;

là où le murmure de la vie

va mourir en tremblant,  
comme la vague qui à la plage vient  
en silence expirer ;

là où le sépulcre qui se ferme  
ouvre une éternité...  
Tout ce que nous deux avons tu  
nous devons en parler !

### 30 [XXXI]

Notre passion fut une tragique saynète  
dont de l'absurde fable,  
le comique et le grave confondus,  
jaillissent rires et pleurs.

Mais le pire de cette histoire fut  
qu'à la fin de l'acte  
à elle échurent larmes et rires,  
et à moi seulement les larmes.

### 32 [LVII]

Cette carcasse d'os et de peau,  
à force de promener une tête folle  
se fatigue à la fin, et je ne la regrette pas ;  
car bien qu'il soit vrai que je ne sois pas vieux,

de la part de vie qu'il me revient  
de la vie du monde, à mes dépens,  
j'ai fait un tel usage que je jurerais  
avoir condensé un siècle en chaque jour.

Ainsi, si je mourais à l'instant  
je ne pourrais dire que je n'ai vécu ;  
si la casaque paraît neuve du dehors

je sais que dedans elle a vieilli.

Elle a vieilli, oui ; malgré mon étoile !  
suffisamment le dit mon ardeur dolente ;  
c'est qu'il est des douleurs qui leur horrible  
empreinte gravent au cœur si ce n'est au front.

### 34 [XLIII]

J'écartai la lumière, et au bord  
du lit défait je m'assis,  
muet, sombre, la pupille immobile  
plantée dans le mur.

Combien de temps restai-je ainsi ? Je ne sais ;  
quand me laissa l'horrible ivresse de douleur  
la lumière expirait et sur mes balcons  
riaient le soleil.

Je ne sais non plus en de si terribles heures  
à quoi je pensai ou ce qui me traversa ;  
je me souviens seulement avoir pleuré et maudit  
et avoir en cette nuit-là vieilli.

### 35 [LII]

Lames géantes qui vous brisez en mugissant  
sur les plages désertes et lointaines,  
enveloppé dans le drap d'écumes,  
emportez-moi avec vous !

Rafales d'ouragans qui arrachez  
de la grande forêt les feuilles mortes,  
entraîné dans l'aveugle toubillon,  
emportez-moi avec vous !



Nuées de tempête que rompt l'éclair  
 et en feu allument les sanglants orles,  
 enlevé parmi l'obscur brouillard,  
 emportez-moi avec vous !

Emportez-moi par pitié, où le vertige  
 m'arrache la raison et la mémoire...  
 Par pitié !... J'ai si peur de rester  
 seul avec ma douleur !

### 36 [LIV]

Quand à nouveau les fugaces heures  
 du passé nous évoquons,  
 tremblante brille sur tes cils noirs  
 une larme prompte à glisser.

Et à la fin elle glisse, et tombe comme goutte  
 de rosée à la pensée que,  
 tel ce jour pour hier, pour ce jour demain,  
 tous deux nous soupirerons à nouveau.

### 38 [LXXI]

Elles reviendront les noires hirondelles  
 accrocher leurs nids à ton balcon,  
 et une fois encore avec l'aile aux carreaux  
 elles frapperont en jouant,  
 mais celles qui réfrénaient leur vols,  
 en contemplant ta beauté et ma chance,  
 celles qui apprirent nos noms...  
 celles-ci ne reviendront pas !

Ils reviendront les épais chèvrefeuilles<sup>16</sup>

---

16. NDT. En espagnol "chèvrefeuille" est du genre féminin (*madreselva*), ce qui complète parfaitement la symétrie avec la première strophe (notamment les premiers et derniers vers).

escalader les murs de ton jardin,  
 et une fois encore le soir, plus belles,  
 leurs fleurs s'ouvriront ;  
 mais ceux figés de rosée,  
 dont nous regardions trembler les gouttes,  
 et tomber comme larmes du jour...  
 ceux-ci ne reviendront pas !

Elles reviendront les paroles ardentes  
 d'amour sonner dans ton oreille,  
 ton cœur de son profond sommeil  
 peut-être se réveillera.  
 Mais muet et absorbé et à genoux,  
 comme on adore Dieu devant son autel,  
 comme moi je t'ai aimée..., détrompe-toi,  
 ainsi personne ne t'aimera plus !

#### 40 [XXX]

Pointait à son œil une larme  
 et à ma lèvre une phrase de pardon ;  
 l'orgueil parla et son pleur s'assècha,  
 et la phrase sur mes lèvres expira.

Et je vais mon chemin, et elle un autre ;  
 mais en repensant à notre amour mutuel,  
 je dis encore : *Pourquoi ce jour-là n'avoir rien dit ?*  
 et elle doit se dire : *Pourquoi n'ai-je pas pleuré ?*

#### 41 [LX]

Ma vie est une friche :  
 fleur que je touche s'effeuille ;  
 sur mon chemin fatal  
 on va semant le mal  
 pour que moi je le recueille.

## 44 [LXXVII]

Tu dis que tu as un <sup>17</sup> cœur, et tu le dis  
seulement parce que tu sens ses battements.  
Cela n'est pas un cœur..., c'est une machine  
qui en suivant sa mesure fait du bruit.

## 45 [LXI]

En voyant mes heures de fièvre  
et d'insomnie, lentes, passer,  
au bord de ma couche,  
qui s'assiéra ?

Quand la main tremblante  
se tendra, prête à expirer,  
cherchant une main amie,  
qui la serrera ?

Quand la mort dépolira  
de mes yeux le cristal,  
mes paupières encore ouvertes,  
qui les clora ?

Quand la cloche sonnera  
(si elle sonne à mon enterrement),  
une prière en l'entendant,  
qui la murmurera ?

Quand mes pâles restes  
la terre opprimerà enfin,  
sur la fosse oubliée,  
qui viendra pleurer ?

Qui, au jour suivant

---

17. NDT. On peut lire aussi "du".

quand le soleil brillera à nouveau,  
de mon passage dans le monde,  
qui se souviendra ?

## 46 [X]

Les invisibles atomes de l'air  
alentour palpitent et s'enflamment,  
le ciel se défait en rayons d'or,  
la terre frémit, réjouie.  
J'entends, flottant en ondes d'harmonie,  
rumeur de baisers et battement d'ailes ;  
mes paupières se closent... Qu'arrive-t-il ?  
Dis-moi... ? Silence ! C'est l'amour qui passe !

## 47 [LXV]

Vint la nuit et point d'asile ;  
et j'eus soif !... Mes larmes je bus.  
Et j'eus faim !... Mes yeux enflés  
je clos pour mourir !

Étais-je dans un désert ? Bien qu'à mon oreille  
parvenait le rauque bouillonnement des foules,  
moi j'étais orphelin et pauvre... Le monde était  
désert... pour moi !

## 48 [LXXVIII]

Feignant des réalités  
avec ombre vaine  
devant le Désir  
va l'Espérance ;  
et ses mensonges,  
comme le Phénix, renaissent  
de ses cendres.

## 49 [LXIX]

Lorsque brille l'éclair nous naissons,  
 et son éclat dure encore quand nous mourons.  
 Si courte est la vie !

Gloire et amour après lesquels nous courons,  
 ombres d'un rêve que tous nous poursuivons.  
 S'éveiller est mourir !

## 53 [XXIX]

Sur la jupe elle tenait  
 le livre ouvert,  
 ses boucles noires  
 touchaient ma joue :  
 nous ne voyions pas les lettres,  
 aucun des deux, je crois,  
 et pourtant nous gardions  
 un profond silence.  
 Combien cela dura ? Ni alors  
 je ne pus le savoir,  
 je sais seulement qu'on n'entendait  
 rien d'autre que l'haleine  
 qui pressée s'échappait  
 de la lèvre sèche.  
 Je sais seulement que nous nous tournâmes  
 les deux en même temps,  
 et nos yeux se trouvèrent,  
 et sonna un baiser.

.....

Création de Dante était le Livre,  
 était son *Enfer*.  
 Quand nous y baissâmes les yeux,  
 je dis, tremblant :  
*Comprends-tu maintenant qu'un poème*  
*tient dans un vers ?*

Et elle répondit, enflammée :  
*Je le comprends maintenant !*

#### 54 [XXXVI]

Si de nos turpitudes on écrivait  
 l'histoire dans un livre,  
 et si s'effaçait de nos âmes autant  
 que s'effacerait de ses pages...  
 Je t'aime encore, ton amour laissa  
 sur ma poitrine des traces si profondes  
 que si tu en effaçais seulement une,  
 je les effacerais toutes !

#### 55 [LXXIX]

Une femme m'a empoisonné l'âme,  
 une autre m'a empoisonné le corps ;  
 aucune des deux ne vint me chercher,  
 moi, d'aucune des deux je ne me plains.

Comme le monde est rond, le monde tourne.  
 Si demain, tournant, ce poison  
 empoisonne à son tour, pourquoi m'accuser ?  
 Puis-je donner plus que ce que l'on me donna ? <sup>18</sup>

#### 56 [LXII]

D'abord est une aube tremblante et vague,  
 rai d'inquiète lueur qui coupe la mer ;  
 puis elle étincelle et croît et se diffuse  
 en une gigantesque explosion de clarté.

La brillante flamme est la joie,  
 la craintive ombre est la peine ;  
 Hélas ! dans l'obscurité de mon âme  
 quand poindra le jour ?

---

18. NDT. Cette stance 55 apparaît barrée dans le manuscrit original.

## 58 [XXVIII]

Quand parmi l'ombre obscure  
une voix perdue murmure,  
troublant sa triste paix,  
si au fond de mon âme  
je l'entends résonner,

dis-moi : est-ce que le vent virevoltant  
se plaint, ou que tes soupirs  
me parlent d'amour en passant ?

Quand le soleil à ma fenêtre  
brille rouge au matin,  
et mon amour évoque ton ombre,  
si sur ma bouche une autre bouche  
je crois bien sentir,

dis-moi : est-ce qu'aveugle je délire,  
ou qu'un baiser dans un soupir  
m'envoie ton cœur ?

Et dans le lumineux jour  
et la pleine nuit noire,  
si dans tout ce qui entoure  
mon âme qui te désire  
je crois te sentir et voir,

dis-moi : est-ce que je touche et respire  
en rêve, ou que dans un soupir  
tu me donnes ton haleine à boire ?

## 59 [LXX]

Combien de fois, au pied des murs  
moussus qui la gardent,

n'ai-je entendu la clochette à minuit  
sonner aux matines !

Combien de fois traça la lune argentée  
ma silhouette,  
contre celle du cyprès qui de son verger  
point sur les murailles !

Quand d'ombres se drapait l'église  
à l'ogive en coiffe enfoncée,  
combien de fois sur les vitraux  
n'ai-je vu trembler l'éclat de la lampe !

Bien que le vent dans les angles obscurs  
de la tour sifflât,  
parmi les voix du chœur je percevais  
sa voix vibrante et claire.

Dans les nuits d'hiver, si un poltron  
la place déserte  
osait traverser, quand il m'apercevait  
il hâtait son pas.

Et il ne manqua pas une vieille qui ne racontât  
au matin suivant  
que de quelque sacristain mort en pécheur  
j'étais l'âme.

À l'aveuglette je connaissais les recoins  
du parvis et le portail ;  
de mes pieds les orties qui là-bas poussent  
peut-être gardent les empreintes.

Les hiboux qui effrayés me suivaient  
avec leurs yeux de flammes



finirent par me considérer avec le temps  
comme un bon camarade.

À mon côté, sans peur, les reptiles  
avançaient en se traînant.  
Jusqu'aux saints de granit muets  
je crois me saluaient !

### 61 [LXVIII]

Je ne sais ce que j'ai rêvé  
la nuit dernière.  
Triste, très triste dû être le rêve,  
car éveillé l'angoisse me durait.

Je notai en m'incorporant  
l'humidité de l'oreiller,  
et pour la première fois je sentis  
d'un amer plaisir s'emplir l'âme.

Triste chose que le rêve  
qui nous tire des larmes ;  
mais dans ma peine j'ai une joie...  
Je sais qu'il me reste encore des pleurs !

### 63 [XXVII]

Éveillée je tremble à ta vue ;  
Assoupie, j'ose te regarder ;  
c'est pour cela, âme de mon âme,  
que je veille pendant que tu dors.

Éveillée tu ris et en riant tes lèvres  
inquiètes me semblent  
éclairs écarlates qui serpentent  
sur un ciel de neige.

Assoupie, un léger sourire plie  
les bords de ta bouche,  
suave comme la trace brillante  
que laisse un soleil qui meurt...  
Dors !

Éveillée tu regardes et en regardant tes yeux  
humides resplendent  
comme l'onde bleue dont frappe la crête  
le soleil étincelant.

À travers tes paupières, assoupie,  
tu verses un calme éclat,  
comme répand une lueur tiède  
une lampe transparente...  
Dors !

Éveillée tu parles, et en parlant, vibrantes,  
tes paroles semblent  
pluie de perles qui en coupe dorée  
se déverse à torrents.

Assoupie, dans le murmure de ton haleine  
rythmée et ténue  
j'écoute un poème que mon âme  
amoureuse comprend...  
Dors !

Sur le cœur la main  
j'ai mis pour que ne sonne pas  
son battement, et trouble  
de la nuit le calme solennel.

De ton balcon les persiennes

j'ai fermé, pour que n'entre pas  
 le flamboiement fâcheux  
 de l'aurore et t'éveille...  
 Dors !

#### 64 [LXIV]

Comme garde l'avare son trésor,  
 je gardais ma douleur ;  
 je voulais prouver que l'éternel existe  
 à celle qui me jura éternel son amour.

Mais aujourd'hui en vain je l'appelle et le Temps  
 qui l'acheva, me dit :  
*Ah, boue misérable, même éternellement  
 tu ne saurais souffrir !*

#### 65 [XXXIV]

Elle traverse muette, et ses mouvements  
 sont silencieuse harmonie ;  
 ses pas sonnent, et en sonnant ils rappellent  
 de l'hymne ailé la cadence rythmée.

Elle entrouvre les yeux, ces yeux  
 clairs comme le jour ;  
 et la terre et le ciel, ce qu'ils embrassent,  
 flamboient d'un nouvel éclat dans ses pupilles.

Elle rie, et ses éclats de rire ont des notes  
 de l'eau fugitive ;  
 elle pleure, et chaque larme est un poème  
 de tendresse infinie.

Elle possède et la lumière et le parfum,  
 et la couleur et la ligne,

la forme, génératrice de désirs,  
l'expression, source éternelle de poésie.

Qu'elle est stupide ? Bah ! Tant que se taisant  
elle tient secrète l'énigme,  
toujours vaudra ce que je crois qu'elle tait  
plus que ce qu'aucune autre me dise.

# 66 [XL]

Sa main dans mes mains,  
ses yeux dans mes yeux,  
l'amoureuse tête  
appuyée sur mon épaule,  
Dieu sait combien de fois,  
d'un pas paresseux,  
nous avons erré ensemble  
sous les grands ormes  
qui prêtent mystère et ombre  
au porche de sa maison !  
Et hier..., un an à peine  
passé en coup de vent,  
avec quelle exquise grâce,  
avec quel admirable aplomb,  
elle me dit, nous présentant  
un ami officieux :  
« *Je crois qu'en quelque endroit  
je vous ai vu.* » Ah ! sots  
qui êtes des salons  
commères de bon ton  
et marchiez là en chasse  
de galants imbroglios :  
quelle histoire vous avez manquée !  
Quelle ambroisie  
pour être dévorée  
*sotto voce* en un cercle,  
derrière l'éventail  
de plumes et d'or !

.....

Discrète et chaste lune,  
 touffus et grands ormes,  
 murs de sa demeure,  
 seuils de son porche,  
 taisez-vous, et que le secret  
 ne sorte pas de vous !  
 Taisez-vous, de mon côté  
 j'ai tout oublié ;  
 et elle..., elle,  
 il n'y a pas de masque  
 qui égale son visage !

### 67 [LXVI]

D'où je viens ? Cherche le plus  
 horrible et âpre des sentiers.  
 Des empreintes de pieds ensanglantés  
 sur la roche dure,  
 les restes d'une âme en lambeaux  
 dans les ronces pointues  
 te diront le chemin  
 qui conduit à mon berceau.

Où je vais ? Traverse la plus  
 sombre et triste des banquises<sup>19</sup>,  
 vallée d'éternelles neiges et d'éternelles  
 mélancoliques brumes.  
 Où se trouve une pierre solitaire  
 sans inscription,  
 où habite l'oubli,  
 là sera ma tombe.

### 68 [LXIII]

Comme des essaims d'abeilles irritées,  
 d'un coin sombre de la mémoire

---

19. NDT. Exactement : *páramo*, qui désigne une vaste étendue déserte et froide.

sortent pour me poursuivre les souvenirs  
des heures passées.

Je veux les chasser. Effort inutile !  
Ils m'encerclent, me harcèlent,  
et l'un après l'autre ils viennent planter  
le fin aiguillon qui envenime l'âme.

#### 70 [LI]

Du peu de vie qu'il me reste  
je donnerais volontiers les meilleures années,  
pour savoir ce qu'à d'autres  
de moi tu as conté.

Et cette vie mortelle et de l'éternelle  
ce qu'il me reviendra, s'il m'en revient,  
pour savoir ce que, seule,  
de moi tu as pensé.

#### 71 [LXXIII]

On clôt ses yeux  
qu'elle avait encore ouverts,  
on couvrit son visage  
d'une blanche étoffe,  
et d'aucuns sanglotant,  
et d'autres en silence,  
de la triste alcôve  
tous sortirent.

La lumière, qui flamboyait  
dans un vase sur le sol,  
au mur projetait  
l'ombre de la couche,  
et parmi cette ombre  
on voyait, par intervalles,  
se dessiner, rigide,

la forme du corps.

Le jour s'éveillait,  
et à sa première lueur,  
avec ses mille bruits,  
il réveillait la ville ;  
devant ce contraste  
de vie et mystères  
de lumière et ténèbres,  
je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien  
seuls restent les morts !*

De la maison sur des épaules  
on la porta au temple,  
et dans une chapelle  
on laissa le cercueil.  
Là-bas on entoura  
sa pâle dépouille  
de jaunes cierges  
et d'étoffes noires.

En sonnant des Âmes<sup>20</sup>  
la dernière cloche,  
une vieille acheva  
ses ultimes prières ;  
elle traversa la large nef,  
les portes gémirent,  
et le saint lieu  
resta désert.

D'une horloge on entendait,  
mesuré, le balancier

---

20. NDT. Sonnerie à certaines heures de la nuit pour que les fidèles prient pour les âmes du Purgatoire.

et de certains cierges  
le crépitement.  
Si craintif et triste,  
si obscur et transi  
tout était...  
que je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien  
seuls restent les morts !*

De la haute cloche  
la langue de fer  
lui dédia, à toute volée,  
son “adieu !” plaintif.  
Le deuil aux habits,  
amis et proches  
passèrent en file  
formant cortège.

De l’ultime asile,  
obscur et étroit,  
le pic ouvrit la niche  
à une extrémité.  
Là on la coucha,  
et puis la mura ,  
et avec un salut  
se retira le cortège.

Le pic sur l’épaule,  
le fossoyeur  
chantonnant dans sa barbe  
se perdit au loin.  
La nuit s’avançait,  
le soleil s’était couché ;  
perdu dans les ombres,  
je pensai un moment :



*Mon Dieu, oh combien  
seuls restent les morts !*

Dans les longues nuits  
de l'hiver gelé  
quand le vent  
fait craquer les bois  
et la forte averse  
fouette les carreaux,  
de la pauvre enfant  
parfois je me souviens.

Là-bas tombe la pluie  
d'un bruit éternel ;  
là-bas la combat  
le souffle de la bise.  
Étendue dans le creux  
de l'humide mur,  
peut-être de froid  
se gèlent ses os !...

.....

La poussière retourne-t-elle à la poussière ?  
L'âme s'envole-t-elle au ciel ?  
Tout est-il, sans âme,  
pauvreté et bourbe ?  
Je ne sais ; mais il y a  
quelque chose que je n'explique pas,  
quelque chose qui répugne,  
bien qu'il soit courageux le faire,  
à laisser si tristes,  
si seuls, les morts !

### 73 [XXXII]

Elle passait, irrésistible dans sa splendeur,

et le pas je lui cédaï ;  
 je poursuivis sans me retourner, et pourtant  
 quelque chose à mon ouïe murmura « *C'est elle.* »

Qui unit le soir au matin ?  
 Je l'ignore ; je sais seulement  
 que par une brève nuit d'été  
 s'unirent les crépuscules et... *elle fut.*

## 74 [LXXVI]

Dans l'imposante nef  
 du temple byzantin,  
 je vis la tombe gothique à l'indécise  
 lueur qui tremblait sur les vitraux.

Les mains sur la poitrine,  
 et dans les mains un livre,  
 une belle femme reposait  
 sur l'urne, prodige du ciseau.

Au doux poids enfoncé  
 du corps abandonné,  
 comme de tendre plume et lisse,  
 se pliait sa couche de granit.

Le divin éclat  
 de l'ultime sourire  
 le visage gardait, comme le ciel garde  
 du soleil qui meurt le rai fugitif.

Assis sur le bord  
 de l'oreiller de pierre,  
 deux anges, le doigt sur la lèvre,  
 imposaient silence à l'enceinte.

Elle ne semblait pas morte ;  
 on l'aurait dit dormant  
 dans la pénombre des arcs massifs  
 et en songe voyant le paradis.

Je m'approchai  
 de l'angle sombre de la nef,  
 avec le pas retenu de qui vient  
 au berceau d'un enfant assoupi.

Je la contemplai un moment.  
 Et cet éclat tiède,  
 ce lit de pierre qui offrait,  
 proche du mur, un autre lieu vide,

dans l'âme avivèrent  
 la soif de l'infini,  
 le désir de cette vie de la mort,  
 pour laquelle un instant sont les siècles...

.....

Fatigué du combat  
 dans lequel je lutte,  
 parfois je me souviens avec envie  
 de ce recoin obscur et caché.

De cette silencieuse et pâle  
 femme je me souviens et dis :  
*« Oh, quel amour si muet, celui de la mort !  
 Quel sommeil, celui du sépulcre si calme !*

## 75 [XXXIV]

Pourquoi me le dire ? Je sais ; changeante,

altière et vaine et capricieuse elle est ;  
 avant le sentiment de son âme  
 jaillira l'eau de la roche stérile.

Je sais que son cœur, nid de serpents,  
 n'a pas une fibre qui à l'amour réponde ;  
 qu'elle est une statue inanimée... mais...  
 Elle est si belle !

## 76 [LXXI]

Je ne dormais pas ; errant dans la limbe  
 où changent de forme les objets,  
 mystérieux espaces qui séparent  
 la veille du sommeil.

Les idées qui en ronde silencieuse  
 tournaient autour de mon cerveau  
 peu à peu en leur danse bougeaient  
 d'un rythme plus lent.

De la lumière qui atteint l'âme par les yeux  
 les paupières voilaient le reflet ;  
 mais une autre lumière le monde de visions  
 allumait à l'intérieur.

À ce moment résonna à mon ouïe  
 une rumeur comme celle qui au temple  
 erre confuse quand terminent les fidèles  
 d'un *Amen* leurs prières.

Et j'entendis comme une voix fine et triste  
 qui par mon nom m'appelait de loin,  
 et je sentis une odeur de cierges éteints,  
 d'humidité et d'encens.

.....

La nuit passa, dans les bras de l'oubli  
je tombai comme pierre en son sein profond ;  
mais, en m'éveillant, je m'exclamai : « *Quelqu'un  
que j'aimais est mort !* ».

77 [XLVI]

Elle m'a blessé en fuyant dans l'ombre,  
scellant d'un baiser sa trahison.  
Elle se pendit à mon cou, et dans le dos  
me brisa de sang froid le cœur.

Et elle poursuit joyeuse son chemin,  
heureuse, gaie, impavide ; et pourquoi ?  
Parce que ne saigne pas la blessure...  
Parce que le mort est debout !

78 [XXXV]

Ton oubli ne m'admira pas ! Bien que d'un jour  
ta tendresse m'admira bien plus ;  
car ce qui en moi a de la valeur,  
cela... tu ne le soupçonnas même pas.



# Table des matières

1. Je sais un hymne géant et étrange...	3
2. Saeta qui s'envole...	3
3. Secousse étrange qui agite les idées...	4
3. Ne dites pas qu'épuisé son trésor...	6
5. Esprit sans nom, indéfinissable essence...	7
6. Comme la brise qui rafraîchit le sang...	10
7. Dans l'angle obscur du salon...	10
8. Quand je vois l'horizon bleu...	10
9. Le zéphir qui gémit faiblement...	11
10. Les invisibles atomes de l'air alentour palpitent et s'enflamment...	11
11. Je suis ardente, je suis brune...	12
12. Petite, parce que tes yeux...	12
13. Ta pupille est bleue...	14
14. Je t'entrevis, et flottant devant mes yeux...	15
15. Flottant voile de légère brume,...	15
16. Si, quand les clochettes bleues de ton balcon...	16
17. Aujourd'hui la terre et les cieux me sourient...	16
18. Fatiguée par la danse...	17
19. Quand sur ta poitrine tu penches un front mélancolique...	17
20. Elle sait, si parfois ses lèvres rouges...	17
21. Qu'est la poésie ? dis-tu en plantant...	18
22. Comment vit cette rose que tu as prise...	18
23. Pour un regard, un monde ;...	18
24. Deux rouges langues de feu...	18
25. Quand t'enveloppent dans la nuit...	19
26. Je vais contre mes intérêts en le confessant :...	20
24. C'est une question de mots, et pourtant...	20
XLVIII. Comme s'arrache le fer d'une plaie...	21
2. Je me suis penché sur les gouffres béants...	21
3. À la clef d'un arc en ruine...	21
4. Les soupirs sont air et à l'air ils vont !...	22

5. Les ondes ont une vague harmonie...	22
8. Veux-tu que de ce nectar délicieux ne t'écœure pas la lie ?...	23
9. Dans le tumulte discordant de l'orgie...	24
10. Comme dans un livre ouvert...	24
12. Ce que fait le sauvage qui de gauche main...	24
14. Parfois je la rencontre de par le monde...	25
16. Quand on me le conta je sentis le froid...	25
17. Moi je sais quel est l'objet...	25
18. Quelle merveille que de voir le jour...	26
20. Ce jour comme hier, demain comme ce jour...	27
23. Serait-il vrai que quand le sommeil touche...	28
24. Les habits défaits, les épées nues...	29
26. Tu étais l'ouragan et moi la haute tour...	29
28. Avant toi je mourrai...	30
30. Notre passion fut une tragique saynète...	31
32. Cette carcasse d'os et de peau...	31
34. J'écartai la lumière...	32
35. Lames géantes qui vous brisez en mugissant...	32
36. Quand à nouveau les fugaces heures du passé nous évoquons...	33
38. Elles reviendront les noires hirondelles...	33
40. Pointait à son œil une larme...	34
41. Ma vie est une friche...	34
44. Tu dis que tu as un cœur...	35
45. En voyant mes heures de fièvre...	35
46. Les invisibles atomes de l'air alentour palpitent et s'enflamment...	36
47. Vint la nuit et point d'asile...	36
48. Feignant des réalités avec ombre vaine...	36
49. Lorsque brille l'éclair nous naissons...	37
53. Sur la jupe elle tenait le livre ouvert...	37
54. Si de nos turpitudes on écrivait l'histoire dans un livre...	38
55. Une femme m'a empoisonné l'âme...	38
56. D'abord est une aube tremblante...	38
58. Quand parmi l'ombre obscure, une voix perdue murmure...	39
59. Combien de fois, au pied des murs moussus qui la gardent...	39
61. Je ne sais ce que j'ai rêvé la nuit dernière...	41
63. Éveillée je tremble à ta vue...	41
64. Comme garde l'avare son trésor, je gardais ma douleur...	43
65. Elle traverse muette, et ses mouvements...	43
66. Sa main dans mes mains, ses yeux dans mes yeux...	44
67. D'où je viens ? Cherche le plus horrible et âpre des sentiers...	45
68. Comme des essaims d'abeilles irritées...	45



70. Du peu de vie qu'il me reste... . . . . .	46
71. On clôt ses yeux qu'elle avait encore ouverts... . . . . .	46
73. Elle passait, irrésistible dans sa splendeur... . . . . .	49
74. Dans l'imposante nef du temple byzantin... . . . . .	50
75. Pourquoi me le dire ? Je sais... . . . . .	51
76. Je ne dormais pas ; errant dans la limbe... . . . . .	52
77. Elle m'a blessé en fuyant dans l'ombre... . . . . .	53
78. Ton oubli ne m'admira pas !... . . . . .	53